

Dossier : Le travail dans la littérature jeunesse

Comment en parler aux enfants ? II) Proposer les médiations efficaces

La première partie de ce dossier a montré comment des animaux, des objets anthropomorphes, sont autant d'astuces utilisées par la littérature jeunesse pour motiver ses lecteurs à des narrations aux contenus plus sérieux qu'il n'y paraît au premier abord : conditions de travail, aspirations à la réalisation de ses projets de vie, révolte, mouvement social. On va maintenant aborder, dans ce deuxième volet, comment la littérature de jeunesse utilise, ou bien le personnage de l'enfant lui-même pour porter des histoires, ou bien des héros adultes mais qui, à plus d'un titre, sont porteurs de problématiques de l'enfance.

Regards d'enfants sur le travail des parents

À l'âge de l'école primaire, le jeune lecteur n'a pas d'expérience personnelle du monde du travail, sauf à travers le vécu, plus ou moins transparent, de ses parents ou d'adultes proches. Dès lors, comme le rappelle Isabelle Nières-Chevrel, « *la meilleure manière de capter l'attention de l'enfant lecteur, c'est encore de parler de lui, de le mettre en scène dans sa vie quotidienne par héros interposé* »⁽¹⁾. Ce personnage va alors jouer un rôle de miroir, comme dans *Maçon comme papa*⁽²⁾, de Mathis, ou *L'Envol du hérisson*⁽³⁾, d'Agnès de Lestrade ; ou bien de modèle, comme dans *Les Mises en boîtes*⁽⁴⁾, d'Eugène.

Maçon comme papa est un récit très court de quarante-sept pages publié dans la collection « Petite poche » de l'éditeur Thierry Magnier. Pas d'illustrations pour ce livre, dont les première et quatrième de couverture sont significativement « entourées de briques », en référence au métier dont il va être question.

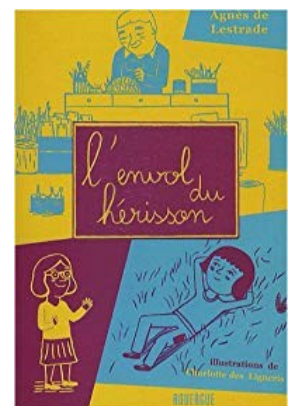


© T. Magnier, 2005

Le titre installe d'emblée un cadre affectif familier à un jeune lecteur en jouant sur le désir de faire

« comme papa », et introduit la thématique de la transmission, importante pour un public en formation. Ce récit à la première personne, à la focalisation interne, adopte le point de vue du jeune narrateur. Il s'agit d'un jeune garçon de 9 ans qui, à l'arrivée des vacances scolaires, déclare être « *trop intelligent pour continuer l'école !* » et vouloir travailler. Son père l'emmène passer une journée avec lui sur un chantier de construction. L'univers du travail est mis en scène de façon plutôt réaliste, mais avec un léger décalage, par des personnages qui portent des noms de fiction ou totalement incongrus (« Touco », « l'ours », « l'anglais » pour un manœuvre algérien).

Dans un premier temps, le travail sur le chantier est vécu de façon ludique par le jeune héros. Les allusions récurrentes au jeu de Lego confirment cette impression. De même, un jeu social s'installe quand le jeune garçon est chargé de surveiller le retour de son père pendant que les deux ouvriers font une petite sieste. La dure réalité du travail et de la fatigue qui l'accompagne, n'apparaît qu'à la fin du récit : « *Lorsque je me suis réveillé le lendemain matin, j'étais un vieillard de neuf ans* ».



© Ed. du Rouergue, 2009

(1) – Isabelle Nières-Chevrel, *Introduction à la littérature de jeunesse*. Didier, 2009 (page 163).

(2) – Mathis. *Maçon comme papa*. Ed. Thierry Magnier (coll. « Petite Poche »), 2005.

(3) – Agnès de Lestrade et Charlotte des Ligneris (ill.). *L'Envol du hérisson*. Ed. du Rouergue (coll. « Zig-Zag »), 2009.

(4) – Eugène, *Les Mises en boîtes*. La Joie de lire, 2004.

Tout se passe comme si l'auteur, tout en emmenant le lecteur sur un véritable chantier de construction à la suite de son petit personnage, avait choisi d'atténuer le réalisme de son propos au moyen de références au double univers du jeu et de la fiction.

Dans *L'Envol du hérisson*, Agnès de Lestrade et Charlotte des Ligneris choisissent d'aborder la question du chômage par le point de vue d'une petite fille du même âge que le précédent héros. Le titre intrigue et invite à ouvrir le roman. Là aussi le récit se fait à la première personne et la focalisation interne s'appuie sur le regard et la voix de la narratrice, Eugénie. Celle-ci raconte comment, peu à peu, le chômage change son père, puis, de quelle façon, en acceptant de participer à un concours scolaire, il retrouve goût à la vie et recommence à faire des projets (c'est dans ce cadre qu'il va fabriquer le « hérisson volant » évoqué dans le titre).

Le personnage principal, en faisant partager au lecteur son regard, ses sentiments, crée une proximité avec le lecteur qui peut pleinement s'identifier à cette jeune élève. Agnès de Lestrade joue beaucoup dans ce roman sur le registre de l'émotion. Eugénie est malheureuse, déstabilisée par le chômage de son père, et le dit, suscitant compassion et sympathie envers ce personnage qui essaie de s'en sortir et d'aider son père. Médiatrice des sentiments de son père, elle permet au jeune lecteur d'appréhender les conséquences du chômage sur la vie des personnes concernées. Une adresse directe au lecteur est faite en ce sens au début du récit : « *Nous, les enfants, on ne comprend pas tout. Mais on sent très bien ce qu'il y a à l'intérieur des gens. On est comme de grosses éponges qui absorbent ce qui ne se voit pas. Moi, j'ai tout de suite senti que papa essayait juste de ne pas se noyer* »⁽⁵⁾.

Cette métaphore de l'éponge, prend ici tout son sens : la jeune héroïne absorbe les sentiments des protagonistes de l'histoire et les livre au lecteur en l'invitant à s'associer aux événements et à y participer par fiction interpo-

sée. Eugénie correspond parfaitement à la définition que donne Ganna Ottevæere-Van Praag des personnages de romans pour la jeunesse : « *Personnages [...] particulièrement constructifs* », dont elle souligne le caractère « *solidaire* »⁽⁶⁾.

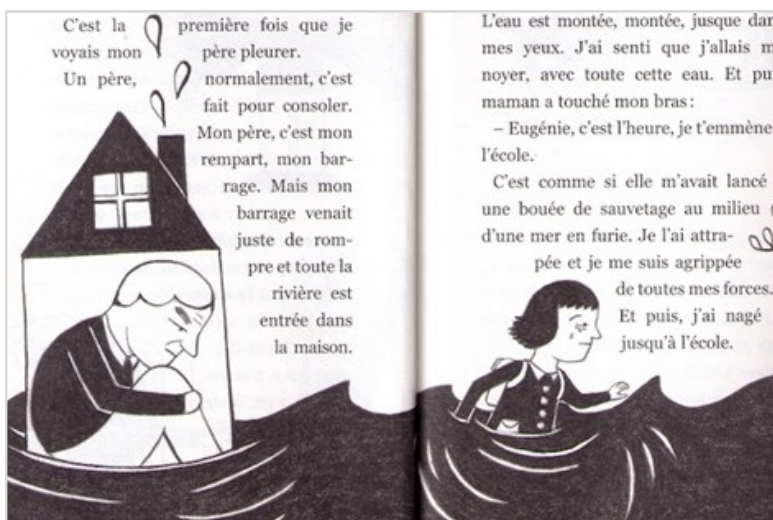
Une jeune héroïne au superpouvoir : celui de la parole

Avec le troisième roman dont le personnage principal est un enfant, *Les Mises en boîtes*, on quitte les univers réalistes et proches du quotidien proposés par les deux premiers récits.

Ce roman met en scène une ville totalement imaginaire, Nolo, sur laquelle règne en maître un despote omnipotent, propriétaire à la fois de l'usine qui fait vivre les familles, de l'école, de la cantine municipale. Tout, dans cette ville, tourne autour de l'activité qui a fait la fortune de la famille du propriétaire des lieux : la fabrication de boîtes. De plus, on apprend que l'article 33, alinéa 7, du contrat de travail dans cet endroit interdit formellement les prises de parole en dehors du sacro-saint jour anniversaire du patron.

La date de création de la ville de Nolo, 1852, invite à lire ce récit à la lumière de ce qui se passait dans le monde du travail au milieu du XIX^e siècle. À cette époque, Charles Fourier⁽⁷⁾ imagine le dispositif du phalanstère, qui regroupe dans un même bâtiment une communauté de travail et propose dans le même lieu des espaces de vie, de travail, de réunions, d'instruction. Au départ, appuyées sur des thèses humanistes et progressistes, ces expériences connaîtront toutes l'échec à plus ou moins long terme. Dans *Les Mises en boîtes*, l'auteur fait du phalanstère une contre-utopie en insistant, non sans humour, sur le caractère totalitaire de telles organisations.

Dans ce contexte, Sachinka, une petite fille de la ville, va émerger et acquérir son statut d'héroïne, grâce à la prise de parole. C'est le premier personnage qui s'exprime dans le roman, et elle le fait en posant des questions, à son père d'abord, puis aux gendarmes, et au directeur de son école. D'abord anodines, ses questions se font de plus en plus énigmatiques et ambiguës et vont finir par déstabiliser toute l'organisation de la ville de Nolo et inciter ses habitants à se révolter et à prendre en main leur destinée. Cette aptitude à prendre la parole est clairement assimilée à un pouvoir et même un « *pouvoir exceptionnel* » dans le roman. Quand Sachinka s'interroge sur elle-même, c'est pour se demander si elle est « *normale* » ou « *exceptionnelle* » : « *- Est-ce que je suis comme Harry Potter ? [...] Il ignorait sa véritable origine, jusqu'à ce qu'un géant l'emène à l'école des sorciers. Est-ce que je suis une sorte de Luke Skywalker, qui ne se doutait pas un seul instant que son destin était de gagner La Guerre des étoiles ?* »⁽⁸⁾



L'Envol du hérisson © Ed. du Rouergue, 2009

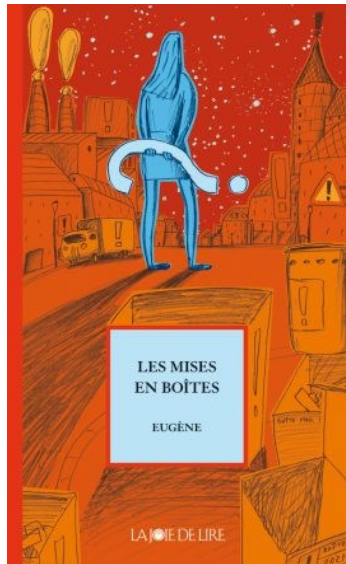
(5) – Agnès de Lestrade et Charlotte des Ligneris (ill.), *L'Envol du hérisson* (page 15).

(6) – Ganna Ottevæere-Van Praag, *Le Roman pour la jeunesse : approches, définitions, techniques narratives*. Peter-Lang, 1996 (page 14).

(7) – Charles Fourier (1792-1837) est un philosophe français, considéré comme une des figures du socialisme utopique. Ses écrits ont inspiré plusieurs communautés à partir des années 1830.

(8) – Eugène. *Les Mises en boîtes*. La joie de lire, 2004 (page 49).

Sachinka semble donc plus proche de personnages de super-héros comme le magicien Harry Potter, qui déstabilisent l'ordre établi par leur comportement décalé, leur fantaisie ou leur sagacité. Très éloignée de l'héroïne du roman précédent, ou même du jeune personnage de *Maçon comme papa*, elle reste cependant une enfant dans laquelle se reconnaîtront facilement les lecteurs.



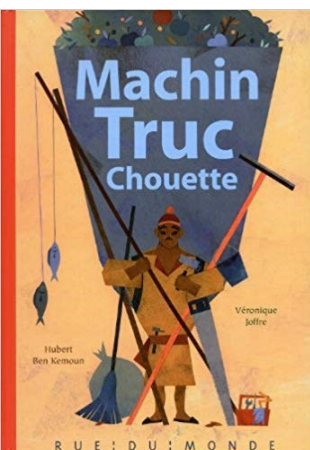
© La Joie de lire, 2004

En effet, ses questions incongrues vont la mettre dans des situations périlleuses, elle et son entourage (son père manque de finir en prison). Son entêtement confine parfois à de l'inconscience ou de l'irresponsabilité. Mais ces défauts la crédibilisent comme héroïne en la rapprochant des lecteurs car, ainsi que le remarque Isabelle Nières-Chevrel, « les enfants parfaits ne font pas de bonnes histoires »⁽⁹⁾.

Des travailleurs étrangers porteurs de questionnements

Une autre figure récurrente repérée dans le cadre de cette étude est celle du travailleur immigré, se faisant difficilement une place dans la société qui le rejette et/ou l'exploite. Cible de mauvais traitements divers (travail peu valorisant confinant parfois à l'esclavage, mauvaises conditions de vie, discrimination raciale), ce personnage type porte un univers de solitude, de misère et de non-reconnaissance.

Une des conventions de la littérature jeunesse consiste à provoquer la rencontre de ce type de personnage avec un enfant, qui va servir de médiateur, faire tomber les barrières de la différence ou faciliter son intégration. On retrouve cette configuration dans de nombreuses œuvres, albums aussi bien que romans⁽¹⁰⁾.



© Rue du monde, 2011

Très souvent, cet étranger est présenté sous les traits d'un balayeur de rue ou d'un éboueur. On peut, par exemple, citer le très connu

Vieux frère de petit balai⁽¹¹⁾, paru dès 1972 aux éditions du Père Castor ou, plus récemment, en 2011, *Machin Truc Chouette*⁽¹²⁾, d'Hubert Ben Kemoun et Véronique Joffre.

Ce type de personnage peut facilement être investi par un enfant lecteur, car il est porteur d'un certain nombre de questionnements intrinsèques à l'enfance : origine de soi, du monde, différence. La figure de l'étranger en littérature permet de remettre en question le fonctionnement d'une société. En effet, l'étranger, celui qui est différent, engendre souvent l'incompréhension, et par là même il questionne.

Ce procédé du regard nouveau a notamment été utilisé par Montesquieu dans *Les Lettres Persanes*. Dans cette œuvre, deux étrangers, Uzbek et Rica, portent un regard naïf sur les diverses institutions et la société française de l'époque.

Par ailleurs, Anne Schneider, dans son livre sur « La littérature de jeunesse migrante », relève aussi un lien fort entre l'enfance, la quête d'identité, et le questionnement induit par la notion d'étrangeté : « À la question de l'exil s'imbriquent toutes celles qui relèvent de la quête d'origine. Origine de soi, du monde, de l'enfance recrée par l'imaginaire sans cesse renouvelé »⁽¹³⁾.

Enfin, l'utilisation de la figure de l'immigré permet de faciliter la représentation du monde du travail devenu très opaque, en mettant en scène un univers de « travailleurs de l'extérieur » (balayeurs, ouvriers du bâtiment, vendeurs de rue)⁽¹⁴⁾ au risque cependant de faire perdurer un certain nombre de clichés.



Vieux frère de petit balai. © Père Castor, 1972

(9) – Isabelle Nières-Chevrel, *Introduction à la littérature de jeunesse*. Didier, 2009 (page 169 – à propos des *Petites filles modèles* de la Comtesse de Ségur).

(10) – Pour une bibliographie plus complète, se reporter au mémoire de Frédérique Lemarchant : <https://www.dropbox.com/s/hg99umhy00n25iv/m%C3%A9moire%20final.pdf?dl=0>

(11) – Laurence Delaby et Michelle Daufresne, *Vieux frère de petit balai*. Flammarion (coll. « Albums du Père Castor »), 1972.

(12) – Hubert Ben Kemoun et Véronique Joffre, *Machin Truc Chouette*. Rue du monde, 2011.

(13) – Anne Schneider, *La littérature de jeunesse migrante : récits d'immigration de l'Algérie à la France*. L'Harmattan, 2013.

(14) – Par exemple : Béatrice Fontanel et Alexandra Huard, *Massamba le marchand de tours Eiffel*. Gallimard-jeunesse, 2018.

Le conflit social ou l'émergence du travail dans l'espace public

La parution récente de *Zette et Zotte à l'uzine* ⁽¹⁵⁾ invite à revenir sur un autre lieu commun de la littérature jeunesse qui consiste à évoquer le travail sous l'angle de la grève ou du conflit social, généralement source de manifestations publiques et qui, de ce fait, donne une visibilité au monde du travail, souvent bien opaque et difficile à pénétrer. Souvent destinés à des enfants plus âgés que la tranche d'âge dont on s'occupe ici, les récits de conflits permettent d'aborder aussi des questions essentielles comme la justice, l'égalité des droits, la fraternité, autant de sujets qui ont vocation à être évoqués auprès de jeunes en formation ⁽¹⁶⁾.



© L'Atelier du poisson soluble, 2018



L'image ambiguë du personnage de Zette, à la fois adulte et enfant, favorise l'identification du jeune lecteur.

Zette et Zotte à l'uzine se présente en revanche comme un album destiné plutôt à des lecteurs de 6 à 8 ou 9 ans. L'auteur invente une langue pétillante et zézayante pour raconter une « grave » de « zouvrilleuses » dans une « uzine qui fabricolait des habits de louxe ». Elle aborde ainsi de façon très directe, sous couvert d'humour, la lutte des classes (« pour gagner plus de beurre dans les zépinards »), les délocalisations (avec des « zouvrilleuses » payées « à coup de lance-miettes ») et même l'autogestion. L'illustration, inventive et drôle, le jeu des couleurs (sombres et grises au début, rouges et éclatantes à la fin) et la construction de l'objet « livre » sont bien en accord avec le propos.

Ce livre est un album parfait, au sens employé par Cécile Boulaire pour qualifier ces albums « poétiques sans être hermétiques, enfantins dans leur goût du jeu et soigneusement élaborés et réalisés ».

Il joue la connivence avec les parents ou les adultes lecteurs avec le double exergue des auteures en page de garde « À François Ruffin » et « Aux femmes ouvrières du monde entier qui luttent, et spécialement aux ex-Lejaby dont l'histoire a nourri mon imaginaire ». D'ailleurs, l'usine de Zette et Zotte qui s'appelle « lejob » au début de l'histoire, devient à la fin « léZabits ».

Ainsi, la littérature jeunesse réussit à travers des héros proches du quotidien des enfants ou au contraire par l'entremise de personnages ambigus, à approcher le monde du travail et à en livrer une expérience sensible.

En revanche, des difficultés subsistent, comme dans la littérature « pour les grands », notamment en raison de l'opacité du monde du travail. Cela conduit à privilégier les travailleurs de l'extérieur ou à s'emparer du travail sous l'angle du conflit ou de la privation de travail.

**

Le troisième et dernier volet de ce dossier montrera comment la réécriture de certaines vieilles histoires ou de contes permet aussi d'adresser aux jeunes lecteurs un discours sur le travail.



Frédérique Lemarchant

Pour aller plus loin, le mémoire complet est disponible avec ce lien : <https://www.dropbox.com/s/hg99umhy00n25iv/m%C3%A9moire%20final.pdf?dl=0>

(15) – Elsa Valentin et Fabienne Cinquin, *Zette et Zotte à l'uzine*. L'Atelier du Poisson soluble, 2018.

(16) – Par exemple : Muriel Szac, *La Grève*. Seuil, 2008 ; Stéphanie Benson, *Une épine dans le pied*. Syros, 2011.